

































































printemps (6 mai). Par la fenêtre ouverte, l'air vivifiant et frais pénétrait; en me promenant dans ma cellule, chaque fois que je faisais demi-tour, je regardais distraitement, avec un vague intérêt, la haute fenêtre dont les barreaux de fer se découpaient nettement sur le fond bleu du ciel sans nuages.

« Pourquoi le ciel est-il si beau, vu ainsi à travers les barreaux d'une prison? » me demandai-je en me promenant. « Serait-ce l'effet de la loi esthétique des contrastes, d'après laquelle le bleu est tout particulièrement violent quand il est juxtaposé au noir? Ou serait-ce la manifestation d'une autre loi supérieure, d'après laquelle l'infini n'est concevable pour l'esprit humain qu'à la condition expresse d'être placé, par exemple, dans un carré? »

Me remémorant ensuite que jadis, dans l'autre vie, en voyant une fenêtre grande ouverte, dépourvue de grillage ou en contemplant l'espace céleste, j'éprouvais le désir de voler, désir d'autant plus angoissant qu'il était absurde, je ressentis soudain de la tendresse pour les barreaux, une tendre gratitude, presque de l'amour. Forgés par les mains, les faibles





















































































































































































































































































maintenant de dissimuler et de se montrer familier avec elle. Et il sembla que ce sentiment-là aussi était celui de la fille : elle le regarda fixement et, après un instant de silence, elle répondit, avec une hésitation dans la voix et dans le sens des mots prononcés :

— Oui, j'en bois. Attendez, je vais en demander. Je commanderai seulement deux poires et deux pommes. En aurez-vous assez ?

Elle aussi disait « vous » maintenant ; et dans le ton dont elle prononçait ce mot, se manifestait la même incertitude, une légère hésitation, peut-être une interrogation. Mais il n'y prit pas garde. Resté seul, il se mit à examiner rapidement et à fond toute la pièce. Il essaya la porte : elle fermait bien, à crochet et à clef ; il s'approcha de la fenêtre, ouvrit les deux cadres ; elle était au troisième étage et donnait sur la cour. Il fit la grimace et hocha la tête. Puis il tenta une expérience avec la lumière ; il y avait deux lampes ; quand celle du plafond s'éteignait, l'autre, coiffée d'un abat-jour rouge, s'allumait près du lit — comme dans les meilleurs hôtels.

Mais le lit !





























— Non, je ne comprends pas, répondit la fille avec rudesse ; mais elle écoutait attentivement.

— Et les uns le feront par méchanceté, les autres par bêtise, parce que les mauvais n'aiment pas les bons, Liouba, les méchants n'aiment pas les bons...

— Et pourquoi les aimerait-on ?

— Ne pense pas que je me vante, à dessein, Liouba. Qu'est-ce qu'a été ma vie, ma vie tout entière ? Depuis l'âge de quatorze ans, je rôde de prison en prison. On m'a chassé du lycée, on m'a chassé de la maison paternelle. Un jour, j'ai failli être fusillé, je n'ai échappé à la mort que par miracle. Quand je pense que j'ai vécu ainsi pour les autres et jamais pour moi, jamais !...

— Et pourquoi es-tu si bon ? demanda la fille avec ironie.

Il répondit gravement :

— Je n'en sais rien. Je suis né ainsi, probablement.

— Et moi, je suis née mauvaise ! Pourtant nous sommes venus au monde de la même manière, la tête la première... N'est-ce pas vrai ?













ciemment comme ceux d'un chat, le griffaient à travers sa chemise.

— Tu n'as jamais eu de femme, dis-tu? Et c'est à moi que tu oses dire cela, à moi que tous les hommes... tous... Es-tu donc inconscient pour me parler ainsi! « Je ne me rendrai pas vivant », proclames-tu? Eh bien, moi, je suis morte, comprends-tu cela, bandit! je suis morte! Et je te crache à la figure!... Tiens... vivant! Tiens, canaille, tiens!

Avec une fureur qu'il ne pouvait plus contenir, il la poussa loin de lui et elle alla donner de la nuque contre le mur. Il ne raisonnait déjà plus bien, sans doute, car son geste suivant, tout aussi rapide et résolu, fut de sortir son revolver et il sembla qu'une bouche noire, s'était mise à sourire. Mais la fille ne voyait ni le visage grimaçant de colère folle, ni l'arme menaçante... Cachant ses yeux sous ses mains, comme pour les enfoncer dans son crâne, elle traversa la chambre à grands pas rapides et se jeta sur le lit, le visage sur les oreillers. Et elle se mit aussitôt à sangloter silencieusement.

Ce qu'il attendait ne se produisait pas; il n'arrivait que des choses stupides et insensées.















— Liouba ! demanda-t-il d'une voix caressante, donne-nous de la lumière, je t'en prie.

Sans mot dire, elle se leva et tourna le commutateur. Mais au lieu de s'asseoir à côté de lui, elle reprit sa place sur une chaise en face du lit, de l'air renfrogné d'une maîtresse de maison qui a des visiteurs ennuyeux et lents à partir.

— Vous n'êtes pas fâchée contre moi, Liouba ?

— Pourquoi le serais-je ?

— J'ai été très étonné de vous entendre rire si gaîment à l'instant. Comment cela vous est-il possible ?

Elle rit, sans le regarder.

— C'est amusant et je ris, voilà tout ! Mais vous ne pouvez pas vous en aller tout de suite. Il faut attendre que les officiers soient partis. Ils ne resteront pas longtemps.

— J'attendrai. Merci, Liouba.

Elle eut de nouveau un petit rire.

— Merci de quoi ? Comme vous êtes poli !

— Cela vous plaît ?

— Non, pas beaucoup. A quelle classe appartenez-vous ?













































































— Markoucha ! Gentil Markoucha ! Markoucha !

C'était sans doute l'habitude de le recevoir par ces exclamations, car même la grosse fille ivre bourdonna paresseusement :

— Markoucha !

Tout cela était extraordinaire. On buvait, on trinquait, on parlait à la fois de sujets différents. La fille au visage d'oiseau malfaisant racontait, d'une voix criarde et courroucée, les démêlés qu'elle avait eus avec un client. Souvent, on employait des jurons obscènes ; mais on ne les prononçait pas avec indifférence, comme le font les hommes ; on y mettait toujours une rage particulière, une sorte de provocation ; on appelait toutes choses par leur nom.

D'abord, on fit peu attention à lui ; d'ailleurs, il gardait obstinément le silence et observait. Assise sur le lit à côté de lui, Liouba, tout heureuse, le tenait par le cou et lui remplissait continuellement son verre. Souvent elle lui chuchotait à l'oreille :

— Chéri !

Il buvait beaucoup, sans se griser ; pourtant,





























































Toujours immobile, la femme prononce une courte phrase, mais si basse qu'on ne peut la comprendre.

— Plus haut, s'il vous plaît ; le tribunal n'a rien entendu.

— Je suis une prostituée.

L'avocat, qui accompagnait doucement de son pied le rythme de ses pensées, s'arrête et dévisage la femme. « Il faudrait allumer l'électricité », se dit-il ; et comme si l'huissier avait deviné ce désir, il tourne un bouton, puis un autre. L'auditoire, les jurés et les témoins, surpris, ont levé la tête pour regarder les petites lampes brillantes ; seuls les juges, habitués à l'effet de cette clarté soudaine, restent impassibles. La pièce est tout à fait confortable depuis qu'elle est illuminée ; la neige qui tombe derrière les vitres s'est assombrie. Tout le monde se sent à son aise. Un des jurés, un vieillard, examine la femme et dit à son voisin :

— C'est celle qui a le réticule.

L'autre hoche la tête sans répondre.

— Qu'importe que vous soyez une prostituée, reprend le président (il n'appuie pas sur























































































